

Poésie/Poetry



France Théoret est née à Montréal en 1942. Elle détient un doctorat en Études françaises de l'Université de Sherbrooke. Après avoir enseigné dix-neuf ans au niveau collégial, elle se consacre maintenant entièrement à son travail d'écrivaine. Elle a été membre du comité de rédaction de la revue *La Barre du jour* de 1967 à 1969. Elle a été cofondatrice du journal féministe *Les Têtes de pioche* en 1976. Elle a également été cofondatrice et membre du comité de rédaction du magazine *Spirale* en 1979, dont elle a assumé la direction de 1981 à 1984. Elle a publié dans une cinquantaine de revues tant au Québec qu'à l'étranger. Ses huit titres ont paru aux éditions et à la revue *Les Herbes rouges*. Elle a abordé la poésie, le roman, le théâtre et l'essai, mais le roman et la poésie sont les genres qu'elle privilégie. Ses principaux titres sont les suivants: *Une voix pour Odile* (texte, 1978), *Nous parlerons comme on écrit* (roman, 1982), *Entre raison et déraison* (essais, 1987), *L'Homme qui peignait Staline* (récits, 1989), Tous ses titres ont paru aux éditions *Les Herbes rouges*.

* * *

L'Étrangeté...

L'étrangeté porte un nom de femme. Le temps continu m'échappe, bientôt il n'y a aura plus de temps. L'étrangeté au nom de femme est mon bonheur intime.

J'existe dans un temps boulimique. Je parviens à entendre le temps battant. Je n'ai plus d'idée et je pense encore malgré les idées que j'entends. M'approprier la première personne devient facile une fois les idées exclues.

Je n'ai pas été le centre du monde et ne le serai pas. Ni regret, ni amertume, ni déssaroi. La transparence fait jouir et fait mourir au temps présent. La transparence traduit l'impossible. Et je suis tentée par l'impossible depuis le commencement, le moment unique où la première personne n'usurpait rien à personne. Je me rappelle de l'impossible. Les mots pour certains portent une mauvaise foi considérable. J'étais tenue à l'impossible et dans ma candeur d'enfant, je pensais que nous étions tous tenus à l'impossible. Le miracle de l'amaryllis fendant la neige ressemble à l'infini désir. La fleur annonciatrice est la transparence. J'associe l'étrangeté à la transparence de l'amaryllis, du crocus et des perce-neige éclatants. L'éphémère beauté, un horizon vivace.

La femme étrange devient ce qu'elle est. Je sais cela depuis longtemps. Je connais encore son apparente fragilité tandis que je connais ma force comme une apparence. La recherche de l'équilibre exige le surhumain.

Les mots font écran, les mots sont la totalité qui est écrite. Je crée des paradoxes lorsque je demeure à la surface. Pourtant la profondeur n'existe pas. Les mots ouvrent, ouvrent encore, ne finissent plus d'ouvrir. La force des mots vient de ce qu'ils trament une clarté intelligente. Pourquoi les mots me font-ils craindre le non-sens? J'existe néanmoins dans le non-sens, le discontinu. J'ai parfois le courage de reprendre le mot inabouti.

Je reprends sans arrêt des mots semblables tandis que la femme étrange suspend des mots, des silences voulus l'accompagnent. Je ne me compare pas à elle. Les comparaisons de l'une à l'autre prouvent la vulgarité. Les comparaisons déchirent ce qui existe. Peut-être font-elles simplement un raccourci dans la pensée? Entre la femme étrange et moi, il existe un rapport qui vient d'une lointaine époque, sans âge et qui touche une douleur vive.

La femme suit, attentive depuis le commencement. Je la vois, elle observe, elle intervient. La métaphore vide le sens. La mort n'est pas une idée, la mort est la réalité encore absente qui rend au fait de vivre sa part d'ombre et de lumière inséparable. La lenteur étrange conjugue des antinomies.

Je connais la vulgarité. La vulgarité a été une ennemie majeure. Je ne la crains plus comme avant puisque j'ai intégré dans mon entendement la vulgarité comme un fait indéniable.

Voici l'histoire très brève de la blanche hermine: dans le blanc séjour hivernal, une hermine toute blanche parvient on ne sait comment à se souiller. L'hermine ne supportant pas la tache se laisse mourir. Plus tard, la fourrure de la blanche hermine orne le costume d'apparat du magistrat. Comment ne pas trahir l'innocente hermine? Toute beauté vivante contient sa destruction. L'image de la blanche hermine fait partie d'un horizon très ancien, une mémoire héritée.

J'appartiens à une culture qui rend aveugle, une culture de la peur et de la méfiance. La négation crée un état violent. Je tends à dépouiller les mots des idées et des images. Quelques fragments d'histoire fondent une mémoire. Je vais raconter ces histoires qui me sont vitales. La première semble abstraite, elle comporte trois temps, les trois temps officiels de la mort.

En premier, j'ai appris à connaître avec ce qui me dépasse. En second, je me suis épris du seul dépassement. En tierce, j'ai connu le langage mortifère des cultes et de la vénération. Maintenant l'intelligence révisé ses connaissances et son attitude. L'attitude compte pour beaucoup. Jusqu'à maintenant l'attitude ressemble trop à celle de la blanche hermine. Je doute parvenir à une idée ou à une image heureuse de moi-même. Les idées et les images n'ont pas encore d'importance. Seul le mouvement a une portée, un mouvement qui n'a pas trois temps, un mouvement inarrêté.

Je débute par la répétition du matin. Le matin je réclame déjà le soir quand la lumière froide m'envoie dans les grands espaces vides. Je recommence dans la perte. La nécessité de me rapailler est la plus simple évidence. Etre ici éveille la très ancienne angoisse, plus rarement l'euphorie qui n'est guère meilleure. Je quête le noyau le plus pur. Hélas, la discontinuité est mienne! Comment abolir le soir et la nuit afin de concevoir un matin vigilant? L'étrangeté qui porte un nom de femme m'apparaît le matin.